

Collection *Classiques canadiens*. No 14, *Robert Choquette* par André MÉLANÇON. No 15, *Charlevoix* par Léon POULIOT. No 16, «J.-B.-A. *Ferland* par Thomas-M. CHARLAND. No 17, *Arthur Buies* par Léopold LAMONTAGNE. No 18, *Fréchette* par Michel DASSONVILLE. Montréal et Paris, Fides. 96 p.

Benoît Lacroix, o.p.

Volume 13, Number 4, mars 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302010ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302010ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacroix, B. (1960). Review of [Collection *Classiques canadiens*. No 14, *Robert Choquette* par André MÉLANÇON. No 15, *Charlevoix* par Léon POULIOT. No 16, «J.-B.-A. *Ferland* par Thomas-M. CHARLAND. No 17, *Arthur Buies* par Léopold LAMONTAGNE. No 18, *Fréchette* par Michel DASSONVILLE. Montréal et Paris, Fides. 96 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 13(4), 574–576.
<https://doi.org/10.7202/302010ar>

LIVRES ET REVUES

Collection *Classiques canadiens*. No 14, *Robert Choquette* par André MÉLANÇON. No 15, *Charlevoix* par Léon POULIOT. No 16, *J.-B.-A. Ferland* par Thomas-M. CHARLAND. No 17, *Arthur Buies* par Léopold LAMONTAGNE. No 18, *Fréchette* par Michel DASSONVILLE. Montréal et Paris, Fides. 96 pages.

Il ne faudrait plus se tromper sur les intentions de la présente collection jusqu'à confier son appréciation aux improvisations d'une critique sans perspective. Certains compte-rendus parus récemment dans les journaux nous ont fort inquiétés. Pourtant, les Éditeurs ont précisé dès les débuts : « C'est plutôt pour promouvoir la connaissance de nos propres auteurs que pour imposer à nos lecteurs des jugements de valeur, que nous offrons au public la présente collection. »

Dans ce cas, les cinq derniers *Classiques canadiens* — et *Classique* est toujours entendu au sens premier de Littré — nous apportent un choix de textes assez révélateur. La bio-bibliographie qui précède ces extraits et l'introduction sont de nature à faire comprendre les misères ainsi que les espoirs d'une littérature en train de se créer. Exceptons *Charlevoix* mieux épaulé par la tradition.

Il faudrait avoir un cœur bien mort pour ne pas relire les textes savoureux du Père Charlevoix : v.g. portrait des premiers Canadiens français (pp. 68-75), qui contient tant de finesse ; Québec en 1720 et Montréal en 1720 aussi (pp. 62-67 ; 83-89). Quels prétextes déjà à d'aimables comparaisons ! Ces Jésuites — je pense en même temps à ce cher P. de Brébeuf et au Père Le Jeune, déjà introduits dans la Collection — comme ils étaient raffinés et vigoureux !

Avec Fréchette, on redescend. Les idées se font plus rares. L'expression est plus gauche. M. Dassonville ne présente ici que le poète. Fréchette prosateur suivra. Quoi penser de toutes les

tirades du poète ? Une sévérité excessive est toujours injuste. Plutôt, situons l'homme tel qu'il fut à son époque : un témoin, un autre témoin des origines littéraires du Canada, moins vindicatif que Buies, moins soumis que Ferland, moins sensible peut-être mais autant qu'eux conscient de l'isolement. Ses textes ne se lisent pas comme le dernier Goncourt. Il faut ressusciter l'histoire pour les aimer.

Quant à Buies, il avait déjà un ami compréhensif. A Québec, en 1957, M. Léopold Lamontagne publiait *Arthur Buies, homme de lettres canadien*. Ce livre démontrait justement l'importance de la connaissance historique pour juger les écrivains d'autrefois. Ici, et pour des raisons qu'il n'a pas choisies, M. Lamontagne nous présente un Buies encore généreux, mais plutôt apaisé et vertueux. Le choix de textes est parfaitement honnête dans les circonstances, et assez varié pour laisser deviner le reste. Nos lecteurs reliront avec profit et plaisir les pages 81-87, message prophétique aux jeunes Canadiens. Quelle ironie ! Quelles leçons tout de même à ces « jeunes Visigoths » que nous sommes peut-être encore . . .

Qu'on nous permette de féliciter chaleureusement le Père Charland pour son J.-B.-A. Ferland. Derrière ces pages veille une profonde connaissance de l'homme, de son milieu et de ses goûts. Tous ces hommes aimaient leur pays. Chacun a raconté à sa manière ce que ce pays lui a inspiré. Pourquoi éprouvons-nous aujourd'hui tellement de difficulté à apprécier leurs textes que nous disons archaïques et trop imparfaits ? Lisons-nous bien ? La qualité même de notre patriotisme serait-elle en cause ? Les textes dont nous venons de parler sont loin d'être mauvais. Nous n'hésiterions pas à les comparer à ceux de plusieurs écrivains européens de l'époque. Gide disait un jour que pour comprendre la mythologie grecque il fallait commencer par y croire. Croyons-nous assez à la valeur historique et doctrinale de nos premiers écrivains ?

Mais pourquoi avoir introduit Robert Choquette parmi les Classiques canadiens ? Quand on constate que R.C. écrit encore des alexandrins, qu'il lui arrive d'écrire de mauvais vers, qu'il est l'auteur de plusieurs romans radiophoniques, il y a de quoi

scandaliser « les autres ». Pourtant monsieur Choquette a écrit aussi de beaux vers, ses textes en prose sont toujours soignés. Dantin le considérait comme un de nos « grands ». Les prix et les trophées ne lui ont pas manqué. En 1956 il obtenait le prix Edgar Poe. Il était donc normal qu'une Collection qui avait accueilli Alain Grandbois reçoive aussi Robert Choquette: les deux illustrent bien, chacun à leur façon, différents courants de la vie littéraire au Canada. Le Père Mélançon est un bon guide: il est discret, explique les textes, évite les controverses et donne au lecteur l'initiative de tirer la conclusion.

BENOÎT LACROIX, o.p.